

L'Image de la ville dans le roman du terroir d'expression française et d'expression anglaise*

Après avoir tenté de circonscrire l'image de la ville dans les romans canadiens d'expression française et d'expression anglaise de 1940 à 1965,¹ alors que paraissaient les premiers romans urbains, nous avons orienté notre recherche vers les romans du terroir d'avant 1945, pour essayer de dégager l'image que l'on projetait de la ville, à cette époque, dans les deux mêmes littératures.

Dans l'étude comparative des romans urbains, nous avons utilisé une démarche plutôt sociologique, avec recherche des valeurs communes qui permettaient aux deux littératures de se rejoindre. Pour la présente analyse, nous essayons de dégager un fondement commun qui, au-delà des influences littéraires, du contexte historique et idéologique, viendrait expliquer des similitudes persistantes décelées dans l'image que les romanciers des deux langues brosent de la ville. L'hypothèse explicative de caractère mythique que nous soulevons en est une parmi d'autres possibles.

Nous avons voulu couvrir toute la période qui va des origines du roman du terroir au Canada jusqu'à un terme bien défini, celui de la deuxième guerre mondiale qui a suscité une urbanisation importante et provoqué un changement de mentalité qui a donné naissance aux premiers romans de la ville et mis fin, en majeure partie, au roman du terroir tel que défini ci-après. Il s'agit de romans, non de contes ou nouvelles, où la terre de culture constitue un élément important soit comme thème, soit comme espace de déroulement de l'action, soit comme objectif des protagonistes. Ceci exclut le roman historique, ou le roman de village si fréquent dans la littérature canadienne-anglaise. Cette définition assez stricte du genre, cette délimitation dans le temps permettent une comparaison plus rigoureuse. Le corpus comprend 32 romans de langue française de 22 auteurs différents et 29 de langue anglaise de 20 auteurs. Ces livres ont été publiés au Canada dans leur quasi-totalité. Nous avons voulu un échantillonnage assez vaste et bien réparti dans le temps pour éviter des hypothèses qui reposent sur un nombre trop restreint d'œuvres. Un choix semblable nous oblige d'autre part à analyser des romans d'avant-guerre qui ne brillent pas toujours par leurs qualités littéraires. Nous croyons avoir ainsi touché à la majeure partie des œuvres francophones

* Recherche rendue possible grâce à une subvention du Conseil des Arts

¹ Antoine Sirois, *Montréal dans le roman canadien* (Montréal: Didier 1968)

d'un genre qui s'est pratiquement épuisé vers 1945 et à un nombre relativement important d'œuvres anglophones. Il est entendu que le point de vue exprimé pour chaque roman correspond à celui du narrateur ou des porte-parole de l'auteur.

Pour mieux saisir ce que représente la ville dans le roman du terroir, il faut rappeler l'idée que se font les romanciers de la campagne avec laquelle ils la mettent généralement en opposition dans les mêmes œuvres. Pour les deux littératures, l'image englobante semble celle du Jardin, de l'Eden, archétype inscrit dans une tradition universelle et véhiculée souvent pour nous par la Bible.² La référence est presque toujours implicite et se manifeste par la description d'une nature luxuriante, généreuse, arrosée d'eau. Mais Antoine Gérin-Lajoie y fait une allusion explicite dans *Jean Rivard*. Le héros entrevoit, dans un rêve, son futur domaine: 'des vergers, des jardins, des fleurs surgirent comme par enchantement. Le soleil brillait dans tout son éclat; il se crut au milieu du paradis terrestre.'³ Damase Potvin également, en rapprochant sa petite patrie de l'Eden.⁴ Deux romans anglophones offrent l'image apparentée de 'terre promise' pressentie par deux familles immigrantes, l'une dans *High Plains*, l'autre dans *The Viking Heart*: 'The Red River ... was a baptismal stream out of which their God would lead them to the promised land.'⁵ L'appellation classique d'Arcadie charrie aussi la même idée dans *Neighbours*: 'Here was Arcadia, where one might well return to the simple life.'⁶ Même si la réalité ne remplit pas toujours la promesse, les romans projettent constamment l'image édénique, comme un objet sans cesse poursuivi. Le paradis perdu est souvent associé en littérature à l'enfance et à la pureté, thèmes que portent aussi les romans du terroir. 'The pastoral myth in its most common form is associated with childhood, or with some earlier social condition – pioneer life, the small town, the habitant rooted to his land – that can be identified with childhood. The nostalgia for a world of peace and protection, with a spontaneous response to the nature around it, with a leisure and composure not to be found today, is particularly strong in Canada.'⁷ François, de la *Campagne canadienne*, retrouve dans sa campagne natale sa gaieté d'enfant, et Richard, de *White Narcissus*, éprouve une nostalgie de sa jeunesse rurale: 'it seemed that the only real, personal past of his life had been lived here, surrounded by fields, trees, river which claimed

2 Voir Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères* (Paris: Gallimard 1957) et ses études; C.G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* (Genève: Georg 1967); J.E. Cirlot, *A Dictionary of Symbols* (New York: Philosophical Library 1962), etc.

3 Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* (Montréal: Beauchemin 1935) 23

4 Damase Potvin, *Restons chez nous!* (Montréal: Granger 1945) 143

5 Laura Salverson, *The Viking Heart* (Toronto: McClelland and Stewart 1929) 24

6 Robert J.C. Stead, *Neighbours* (Toronto: Hodder and Stoughton 1922) 34

7 Northrop Frye, 'Conclusion,' *Literary History of Canada*, ed. Carl F. Klinck et al. (Toronto: University of Toronto Press 1967) 840

him as though he had never left them.⁸ Ranald, dans *The Man from Glengarry*, associe enfance et pureté: 'They were all children again, and with children's hearts were happy in childhood's simple joys. And why not? There are no joys purer than those of the open air'⁹; Dave aussi, dans *The Cow Puncher*, alors qu'il retourne de même à la campagne et se projette dans le passé: 'Here we stood young, and clean, and entrancing.'¹⁰ Dans les romans de langue française, on parlera de campagnarde pure, de ciel pur, d'air pur du bon Dieu, de campagne où 'tout est propre, grand et beau,' et c'est toujours à la campagne que le fils prodigue retrouve l'innocence première. Dans ces derniers d'ailleurs, l'idée de bonheur jointe à la campagne trouve facilement place et cela, dès le premier roman du terroir en 1846, où le narrateur s'exclame: 'Heureux les habitants de la campagne ...',¹¹ parole dont l'écho se répercute dans *Jean Rivard*: 'Heureux, mille fois heureux, le fils du laboureur.'¹² On ajoute, à cette recherche du jardin primitif, cet attrait des commencements, ou d'un sol vierge, manifesté dans les récits de pionniers. Stead dans *Neighbours* donne à ce geste un sens religieux: 'there is something almost sacramental in the turning over of the fresh sod of the prairies – sod which no plough, no human hand has ever turned before. If you have a mind for serious thinking, it brings you very close to your Creator.'¹³ Comme Adam, le paysan pourra converser avec Dieu, idée que suggère aussi Eugénie Chenel dans *la Terre se venge*: 'Le grand livre de la nature fut désormais son livre d'histoire et le Seigneur Dieu fut son professeur.'¹⁴

Le mythe de la Terre mère qui hante l'esprit humain imprègne également le roman du terroir, mais seul Ringuet, dans *Trente arpents*, à notre connaissance, l'évoque de façon explicite: 'Des âges lointains, restait en lui (Euchariste Moisan) un sentiment obscur qui personnifiait la terre, elle était toujours la fille du Ciel et l'épouse du Temps, la Bonne et féconde Déesse à qui l'on offre les prémices des troupeaux et des moissons.'¹⁵ Les deux littératures insistent surtout sur le rôle nourricier de la terre, sur sa fécondité. Mais celle-ci entretient aussi d'autres liens étroits avec le paysan: déesse et épouse pour Euchariste Moisan et Caleb Gare, dure maîtresse pour les deux mêmes et pour Abe Spalding et Niels Lindstedt, tous héros de romans réalistes de Ringuet, Grove et Ostenso. Non seulement la terre donne la vie, mais elle régénère chez Stead, chez Desrosiers: 'chaque seconde génération

8 Raymond Knister, *White Narcissus* (Toronto: McClelland and Stewart 1962) 32

9 Ralph Connor, *The Man From Glengarry* (Toronto: McClelland and Stewart 1967) 211

10 Robert J.C. Stead, *The Cow Puncher* (Toronto: Musson 1918) 300

11 Patrice Lacombe, *La Terre paternelle* (Montréal: HMH 1972) 206

12 Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* 41

13 Stead, *Neighbours* 76

14 Eugénie Chenel, *La Terre se venge* (Montréal: Garand 1932) 13

15 Ringuet, *Trente Arpents* (Paris: Flammarion 1938) 72

doit retourner à la terre ... si la famille veut conserver sa force, sa santé.¹⁶ Origine de la vie et nourricière, la terre assure aussi au paysan des biens élémentaires, santé, sécurité, autonomie, indépendance: 'la terre, ça a jamais manqué,' 'l'habitant est toujours sûr de son pain,' 'a king in his own right,' he 'has a sense of independence,' autant d'expressions glanées qui traduisent le rôle de la grande amie 'dont l'amour ne nous a jamais trompés.' Lieu d'enracinement et de fidélité, la terre procure une permanence, garde les traditions. Les romans d'expression française développent surtout cette idée, car la terre devient le lieu privilégié de la conservation et de la perpétuation du groupe ethnique: 'Enracinez-vous dans le sol que vos ancêtres ont ouvert, que vos pères ont cultivé ... avec cette bouée de sauvetage aux épaules, la race française défiera éternellement les vents et les marées.'¹⁷ Mais, ce rôle fondamental de perpétuation et de conservation, on le sent aussi dans les romans d'expression anglaise, alors que plusieurs pères, même pionniers, voudraient voir leur œuvre se continuer dans leurs enfants, et que nombre de fermiers se voient investis eux aussi d'une mission pour le maintien de l'espèce humaine: 'We're laboring to feed the world.'¹⁸ De ce milieu sain, près des sources, jaillissent des vertus que l'ensemble des romanciers attribuent à leurs protagonistes: des goûts simples, une habitude du travail, un sentiment de l'honneur, une volonté d'honnêteté, et surtout un esprit de fraternité: 'Nulle part l'esprit de fraternité n'existe d'une manière aussi touchante que dans les campagnes canadiennes éloignées des villes.'¹⁹ 'Hospitality,' reprend Stead, 'it is something that belongs to the open country ... In cities, they entertain.'²⁰ Nous voyons ici poindre clairement l'objet visé à travers l'exaltation de la vie rurale, la ville. Quant à la dimension religieuse, qu'elle s'incarne dans l'une ou l'autre croyance, elle est présente dans la grande majorité des romans de façon plus ou moins explicite. Comme le narrateur le signale dans *Grain* à propos de la famille Stake: 'religion was the unwritten background of their existence.'²¹

Il semble donc que l'espace rural constitue, de façon similaire dans les deux littératures, le lieu congénital de l'homme, celui qui le rapproche le plus de son état premier, l'enveloppe, le protège et favorise son essor physique et moral. Comme le formule Moorhouse dans l'avant-propos de son livre *Deep Furrows*: 'clean living and right thinking in God's sunny places.'²² Mais dans le Jardin poussait aussi l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui

16 Léo-Paul Desrosiers, *Sources* (Montréal: Brentano, Imprimerie populaire 1942) 25

17 Ernest Choquette, *La Terre* (Montréal: Beauchemin 1916) 254

18 Arthur Stringer, *The Prairie Wife* (New York: Burt 1915) 59

19 Gérald Lajoie, *Jean Rivard* 55

20 Stead, *The Cow Puncher* 8

21 Robert J. C. Stead, *Grain* (Toronto: McClelland and Stewart 1963) 63

22 Hopkins Moorhouse, *Deep Furrows* (Toronto: McClelland 1918) 15

permettait de passer de l'innocence à l'expérience. L'aphorisme cité par Peterson dans le prologue du roman *The Fruits of the Earth* nous prépare à saisir la façon dont l'autre espace sera envisagé dans les œuvres du terroir: 'God made the country and man made the town.'²³

Dans les romans canadiens d'expression française, vers quelles villes s'orientent ceux qui désertent le Jardin? Du côté canadien, Montréal le plus souvent, Québec plus rarement, Toronto, Chicoutimi à l'occasion; du côté américain, les villes de la Nouvelle-Angleterre, qui possèdent des filatures, et parfois New York. Si nous retenons d'abord les descriptions physiques des romanciers, nous constatons qu'ils parcourent quelquefois le secteur huppé de la cité, mais s'engagent souvent dans le quartier des ouvriers: 'quartier pauvre et isolé'²⁴ dans la *Terre paternelle*, 'l'un des plus mauvais quartiers: brique, ciment, asphalte, pas d'arbres, pas d'herbes'²⁵ dans *Sources*, quartier 'de taudis où grouillent les ouvriers'²⁶ dans *Restons chez nous*; ils s'arrêtent surtout aux logis qui abritent les anciens ruraux: 'maison basse et chétive,' 'maisons entassées,' 'humides et malsaines,' avec 'méchante petite chambre,' ou 'chambre froide infestée de rats et de punaises,' autant de signes de leur pitoyable condition. L'insistance sur l'exiguïté des logements, sur la barrière que constituent les 'édifices énormes,' les maisons entassées, l'horizon de cheminées qui 'bornent la rue' et les innombrables fils métalliques qui 'passent au-dessus' de la tête et sur la difficulté de voir le 'firmament par-dessus,' laisse percevoir un sentiment de clausturation, d'oppression.

Mais l'espace sur lequel s'acharnent le plus une bonne douzaine de romanciers, c'est l'usine ou la manufacture, avec son air 'lourd,' 'vicié et malsain,' son atmosphère 'empoisonnée,' 'empestée et enfumée,' qui vomit des 'vapeurs nitreuses.' L'industrie entraîne chez les ouvriers, les ouvrières en particulier, une perte de santé, la phtisie, la tuberculose. Son rythme frénétique provoque l'abrutissement et la dépravation. *La Terre ancestrale* dégage le caractère infernal de ces espaces empoisonnés et dépravants: 'C'était une vraie vision d'enfer. Les hommes demi-nus dans la chaleur insupportable ... tiraient des hauts-fourneaux des coulées de métal fondu.'²⁷ Damase Potvin traduit aussi la réaction des romanciers dans ce sermon d'Alexis: Pourquoi 'aller servir comme un esclave chez les autres quand on pouvait être si libre en demeurant chez soi; s'enfermer dans des usines sales quand on pouvait vivre au grand air; n'avoir pour tout horizon que des murs

23 C.W. Peterson, *The Fruits of the Earth* (Ottawa: Ru-Mi-Lou 1928) 16

24 Lacombe, *La Terre paternelle* 86

25 Desrosiers, *Sources* 98

26 Potvin, *Restons chez nous!* 131

27 Louis-Philippe Côté, *La Terre ancestrale* (Québec: Marquette 1933) 84

étroits de maisons malpropres alors qu'on avait les champs, les bois.²⁸ Hélas, d'autres espaces néfastes s'ajoutent au dernier, que l'on découvre éparpillés dans les récits: cabarets, tavernes, salles de danse, cafés, cinémas, maisons louches, autant d'endroits de perdition qui disent alcool, femmes légères, spectacles indécents. Potvin rend encore le sentiment des auteurs: 'Le soir, aux heures où tout commence à se tranquilliser dans le reste de la ville, il sort de ces maisons des bruits d'enfer en même temps que de leurs fenêtres s'échappent des relents écœurants d'alcool ... On blasphème entre deux hocsquets; on éructe des mots orduriers. Ce sont des lieux maudits.'²⁹

Le climat même de la ville 'bruyante et grouillante' agresse l'homme par sa pollution, son bruit, sa fébrilité: 'pavage sonore,' 'tramways trépidants,' 'brouhaha,' rues où tous 'courent et se bousculent,' 'fumées délétères,' 'puanteur,' 'saleté,' 'poussière,' 'affiches clignotantes.' Que l'on est loin de 'l'air pur du bon Dieu,' du 'silence reposant et réparateur des solitudes agrestes.' Quel contraste entre cette vie paisible et l'existence inquiète, agitée, tourmentée de la plupart des hommes de sa classe pouvait écrire le citadin Charmenil à son ami Jean Rivard. Les produits de la technique urbaine – automobile, train, tracteur – exercent encore peu d'impact dans le roman du terroir d'expression française. Seuls s'en préoccupent *L'Erreur de Pierre Giroir* de Cloutier, où un protagoniste perçoit la locomotive comme un dragon, et *Trente arpents* de Ringuet, où certains habitants se méfient d'instruments aratoires: 'Y a tout ruiné sa terre' avec 'un tracteur à gazoline.'³⁰

Fait assez étonnant, le costume, les détails vestimentaires, les cosmétiques surviennent comme des éléments d'opposition. Ainsi que le souligne Roger Caillois dans *le Mythe et l'homme* en citant Curtius, 'ces détails vestimentaires manifestent 'la transposition sur le mode capricieux et souriant de la lutte pathétique et violente que se livrent les forces nouvelles de l'époque.'³¹ Zola et Balzac s'étaient fort intéressés aux détails de la mode et de l'habillement. Nos romanciers aussi établissent une association étroite entre l'habillement et la ville. 'En ville,' dit Ernest Choquette dans *Claude Paysan*, 'les citadins se préoccupent de leur toilette.'³² On lui attribue des fonctions douteuses. Elle attise les désirs de Lucinda pour la ville dans *Trente arpents*, elle qui 'portait des robes de couleurs vives.'³³ Elle vise à fasciner les gens dans *Jean Rivard* où, chez les danseuses, tout semblait calculé 'pour éblouir les yeux,'³⁴ ou à séduire les autres dans *la Campagne canadienne* où

28 Damase Potvin, *La Rivière-à-Mars* (Montréal: Totem 1934) 166

29 Damase Potvin, *L'Appel de la terre* (Québec: L'Événement 1919) 146

30 Ringuet, *Trente Arpents* 151

31 Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme* (Paris: Gallimard 1938) 196-7

32 Ernest Choquette, *Claude Paysan* (Montréal: Bishop 1899) 46

33 Ringuet, *Trente Arpents* 158

34 Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* 90-1

l'Américaine, en grande toilette, brillante et décolletée, 'attirait tous les regards.'³⁵ Elle peut masquer les soucis et les misères. Témoin de l'immoralité de la ville, elle est le fait d'êtres superficiels 'esclaves de la mode.' La nature elle-même devrait pourvoir à la beauté; 'l'eau, les vents et la lumière remplacent ici les poudres de riz, les crèmes et les fards.'³⁶ Ce faux éclat, cette parade fait partie de l'univers d'apparence de la ville qui fascine par ses 'facettes d'affiches lumineuses,' ses 'mille enseignes,' qui excite la convoitise par ses vitrines débordantes de biens de consommation. 'Miroir aux alouettes des jeunes campagnards canadiens' écrit Potvin.³⁷ La ville exerce encore sa séduction de bien d'autres façons dont les principales mentionnées sont l'argent, le luxe, les honneurs, les plaisirs. On parle d'argent 'liquide' et 'facile' qui permet d'acheter les 'beaux vêtements' et de se procurer 'tout le confort possible.' On l'associe aux transactions malhonnêtes, à la débauche, ou au 'capital étranger' qui achète les consciences et 's'empare de notre pays, asservit notre peuple.'³⁸ Le luxe et la vanité sont qualifiés de démons, traités de plaies des villes. Toutes ces tentations ont une saveur américaine. Potvin parlera de Wall Street comme de 'l'enfer de l'or,'³⁹ tandis que Dugré dira de François émigré aux Etats-Unis: 'il voyait toujours le même monde ... affairé pour les plaisirs comme pour les richesses, ambitieux.'⁴⁰ Chimères et illusions que ces choses pour l'œil rural: 'cette glorieuse carrière que je devais parcourir, cette fortune, ces honneurs, ces dignités que je devais conquérir, tout cela est maintenant relégué dans le domaine des illusions'⁴¹ confesse Charmenil à son ami Jean Rivard qui, lui, possède les biens véritables.

La ville bat en brèche les valeurs sociales respectées à la campagne, famille et groupe ethnique. Les familles comptent moins d'enfants et les époux 'ne s'appartiennent pas,' sortent chacun de leur côté, ou ne trouvent pas la chaleur voulue dans leur foyer, surtout si le Canadien a épousé une étrangère. Que de malheurs connaît Marcel avec sa Torontoise: 'Comme il regrettait même sa folie d'avoir épousé une étrangère à sa race ... cause de la vie d'enfer à laquelle il était assujetti.'⁴² Quant à la race, elle connaît son tombeau dans la ville, où elle s'étirole, et l'émigration 'ne fait qu'éparpiller les forces de notre nationalité.'⁴³ La liberté et l'autonomie dont l'habitant s'enorgueillit courent à leur perte. 'C'est l'industrie et le commerce qui gouvernent dans les villes et la place de l'habitant est à la campagne.'⁴⁴ Il

35 Adélar Dugré, *La Campagne canadienne* (Montréal: Messenger 1925) 95

36 Adolphe Nantel, *La Terre du huitième* (Montréal: L'Arbre 1942) 44

37 Damase Potvin, *Le Français* (Montréal: Garand 1925) 227

38 Laurent Barré, *L'Emprise: Conscience de croyants* (St-Hyacinthe: s. éd. 1930) 15

39 Potvin, *Restons chez nous!* 131

40 Dugré, *La Campagne canadienne* 39

41 Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* 40

42 Chenel, *La Terre se venge* 98

43 Potvin, *Restons chez nous!* 63

44 Choquette, *La Terre* 253

vient se soumettre à un 'maître sans cœur.' 'Le vertige des affaires le garrotte et l'emporte dans son tourbillon.'⁴⁵ Le chômage menace toujours sa sécurité, alors que la terre assurait le travail et le pain. Et la belle société fraternelle qui le supportait, le protégeait, s'évanouit: 'isolement complet' dans un espace sans repère humain, où les gens ne se connaissent pas, 'pas même entre voisins.' Une société de classe naît de la ville selon Rivard et Potvin.

Les pires maux y attendent le rural. Le père Beaudry avertit ses deux filles: 'D'abord vous êtes bien plus folles que moi de quitter un bon chez vous pour aller manger d'la misère chez les étrangers.'⁴⁶ Le curé renchérit dans le même roman pour un garçon qui songe à désertier lui aussi: 'vous avez des milliers de malheureux, dans tous les grands centres, au Canada comme aux Etats-Unis, qui tirent le diable par la queue, réduisent leur famille à la misère et finissent souvent sur un lit d'hôpital.'⁴⁷ La maladie fait des ravages massifs, la tuberculose pulmonaire, par exemple, 'terrible mal qui, en ville, guette et atteint la grosse moitié de nos campagnards qui deviennent citadins.'⁴⁸ L'on voit même la mélancolie fréquente chez l'homme de la ville. Surtout, voilà le mal souverain que signale Desforêts: 'Trop de monde n'y prie pas le bon Dieu.'⁴⁹ La ville, c'est l'endroit du péché. L'alcool, les femmes légères, les mauvais compagnons guettent dans tous les bouges, tavernes et autres, le naïf campagnard: 'Ils sont toujours trop nombreux les cultivateurs comme toi, les bons fils d'habitants, qui perdent leur jeunesse et leur vie, souvent leur âme dans les villes.'⁵⁰ La cupidité, l'immoralité, l'intempérance, la concupiscence, autant de vices qu'énumèrent les grands ténors. Gérin-Lajoie, toujours volubile, veut remonter à la cause: 'la vie des villes expose à toutes sortes de dangers ... dans les grandes villes, les hommes sont séparés de la nature; l'habitude de vivre au milieu de leurs propres ouvrages les éloignent de la pensée de Dieu.'⁵¹

La sanction souveraine à l'éloignement de la nature, la mort. Plusieurs des héros déserteurs connaissent ce sort: Lucette, dans *l'Emprise*, Paul dans *Restons chez nous*, Jean-Baptiste dans *la Terre paternelle*, la mère, le fils et plusieurs des filles de la famille Giroir dans *l'Erreur de Pierre Giroir*. Combien de cultivateurs déracinés 'ont poussé leur dernier soupir dans la salle des pauvres d'un hôpital'⁵² dans *le Français*, 'sont morts dans la fleur de l'âge'⁵³ dans *Jean Rivard*, ou ont perdu leur jeunesse et leur vie dans *la Terre vivante*.⁵⁴

45 Potvin, *Restons chez nous!* 29

46 Harry Bernard, *La Terre vivante* (Montréal: Action française 1925) 123

47 Bernard, *La Terre vivante* 182

48 Barré, *L'Emprise: Conscience de croyants* 112

49 Benoît Desforêts, *Le P'tit Gars du Colon* (Montréal: Lévesque 1934) 29

50 Bernard, *La Terre vivante* 181-2

51 Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* 20

53 Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* 216

52 Potvin, *Le Français* 226

54 Bernard, *La Terre vivante* 181

A toute cette argumentation morale, s'ajoute un élément nationaliste. L'espace maléfique appartient à l'étranger. Quand on cherche à détourner les jeunes gens de la ville, on leur demande pourquoi ils vont aller manger de la misère chez les 'étrangers.' Qui est l'étranger? Potvin est plus spécifique dans *Le Français*, en parlant de 's'en aller vivre de la vie anglaise et américaine dans les villes.'⁵⁵ Barré se montre aussi explicite: l'emprise qu'il déplore, c'est celle du Juif et de l'Anglais de la ville qui séduisent la petite Canadienne française, celle du 'capital étranger' anglophone qui s'empare de notre pays et asservit notre peuple avec son or.⁵⁶

Comment les 'étrangers' eux, les romanciers d'expression anglaise, perçoivent-ils à leur tour la ville, ville qui est d'abord Winnipeg, ensuite Calgary, Regina, Brandon dans l'Ouest, Toronto, Montréal, Québec dans l'Est. Lacune significative, rares sont les villes américaines dans les romans analysés – qui apparaissent donc comme moins séduisantes ou menaçantes.

Si nous nous approchons encore de l'espace urbain par son côté physique, nous ne trouvons qu'une seule mention de quartiers misérables, les 'grimy suburbs'⁵⁷ de Knister dans *White Narcissus*, et que quelques allusions à des maisons délabrées et à des taudis dans *The Prairie Wife*, *Fruits of Earth* ou *The Yellow Briar*. Mais nous relevons au moins sept allusions à la ville 'congestionnée,' 'surpeuplée,' où l'on ne voit pas le ciel, et qui crée un sentiment d'entassement et d'étouffement, comme dans les romans du terroir d'expression française. Une douzaine de romanciers francophones s'attaquaient de façon virulente à l'usine, quelques auteurs anglophones seulement y touchent: Grove, Stead, Peterson. Ce dernier, digne émule de Gérin-Lajoie, n'affiche pas une exacerbation moindre: 'The industrial city the world over has become an abomination ... 'the tall chimney brings in its wake the slums and immorality, unemployment.'⁵⁸ Nous retrouvons, du côté anglophone, les mêmes micro-espaces, cinémas, tavernes, etc., avec de fréquentes mais plus discrètes connotations négatives. Les tavernes inquiètent en particulier, sources de dépravation: 'hundreds and hundreds of saloons are filled ... with poor creatures who are spending the money which should be used to clothe and feed the children at home.'⁵⁹

La pollution, le bruit, la fièvre caractérisent toujours la ville, mais non de façon uniformément noire pour les deux derniers aspects. John Elliot se sent tout de même poussé, bousculé, assailli par le klaxon des autos et le bruit assourdissant des tramways, et le narrateur dans *The Second Chance* établit les différences: 'Arthur had almost forgotten the outside world that never

55 Potvin, *Le Français* 87

56 Barré, *L'Emprise: Conscience de croyants* 15, 225

57 Knister, *White Narcissus* 33

58 Peterson, *The Fruits of the Earth* 292

59 R.L. Richardson, *Colin of the Ninth Concession* (Toronto: Morang 1903) 235

sleeps – the rushing, careless, inexorable world ... He had lived his life in the country, and he loved its silent places.⁶⁰

La technique, les inventions pourtant associées à la ville, n'ont pas soulevé grand réaction chez les francophones; elles n'en soulèvent pas plus chez les autres. Les fermiers de Grove seulement, comme ceux de Ringuet, affichent une certaine méfiance face à la machine. Abe s'y résigne tout en croyant que si ça paye en termes d'argent, ça ne paye pas en termes de vie humaine, et Niels refuse le tracteur. On semble en général s'accommoder facilement des nouveaux instruments mécaniques sur la ferme.

L'association costume-ville est toujours maintenue. Yankee dans *The Man from Glengarry* dit à Ranald qui gagne la ville: 'get some close.' 'These are all right in the woods, but with them people close counts an awful lot.'⁶¹ Nous repérons maintes allusions au même motif sous différentes formes: 'citized clothes,' 'city-cut of his clothes,' 'swells of the city.' On fait de l'habillement, comme dans l'autre littérature, un instrument de provocation, surtout joint aux fards chez les prostituées, ou un moyen de jeter de la poudre aux yeux ou de masquer sa condition: 'This outer shell of affluence and prosperity,' dit-on dans *The Prairie Mother* de Stringer.⁶² Les romans témoignent aussi d'un certain mépris pour les manières de la ville 'a recognized formula of concealment and deception.'⁶³ Les deux littératures se recourent dans l'abondance des allusions et la similarité des significations touchant l'habillement, les cosmétiques et ce qui dans la ville est miroitement, appareil extérieur. Même chose encore pour les autres séductions urbaines: l'argent, le luxe, les honneurs, sauf que le ton de la dénonciation revêtira moins de virulence dans le roman anglophone. John Elliot, le patriarche de Grove, s'oppose à la course à l'argent et au luxe qu'il constate dans la ville et Abe Spalding dénonce l'esprit de spéculation qu'on y retrouve. Dans Connor, on jugera futile le succès social, le luxe, l'aisance, tandis que dans Stringer on déplorera que des centaines de femmes de la ville se laissent emporter par le manège insensé des amusements. Si, chez les romanciers de langue anglaise, on ne trouve aucune mise en garde contre l'effritement de la nation engendré par la ville comme chez les romanciers de langue française, on relève cependant une même préoccupation pour la dégradation de la famille, soit qu'elle devienne moins nombreuse, soit que les relations entre époux connaissent des perturbations: 'the twentieth century strain and dislocation in the relationship between city men and women.'⁶⁴

Le citadin ne jouit pas non plus de la sécurité du fermier assuré de son

60 Nellie McClung, *The Second Chance* (Toronto: Briggs 1910) 269

61 Connor, *The Man From Glengarry* 195-6

62 Arthur Stringer, *The Prairie Mother* (Toronto: McClelland and Stewart 1920) 268

63 Stead, *The Cow Puncher* 20

64 Stringer, *The Prairie Wife* 298

travail, de son pain quotidien et du concours de ses voisins. L'instabilité des emplois, le chômage le menacent constamment. Les relations simples et directes de la campagne ne se retrouvent plus dans la ville: 'the city seems so wicked, and nobody seems to care for you.'⁶⁵ On constate l'apparition des 'upper classes,' l'existence des 'blue-blood' ou d'un 'upper gentry.' Le romancier anglophone insiste plus que son collègue francophone sur cet éclatement de la société traditionnelle par la restriction artificielle des relations sociales dans la ville, comme le signale Preston dans *The Abandoned Farmer*, ou par la naissance des classes sociales, comme l'indiquent les allusions ci-haut mentionnées à des castes supérieures.

L'épouvantail de la misère, de la maladie et de la mort, brandi par de nombreux romans du terroir de langue française, ne se retrouve pas dans l'autre littérature, sauf pour une couple d'exceptions dont l'une est de taille. Des milliers et des milliers de femmes dans *The Prairie Wife* de Stringer 'are toiling without hope, going on the same old rut from day to day ... with bad air and bad food.'⁶⁶ Nous pourrions expliquer l'insistance plus grande des romanciers francophones à ce sujet par la nécessité qu'ils entrevoyaient de retourner leurs compatriotes des Etats-Unis. Vers le milieu du dix-neuvième siècle s'est produit un exode massif des Canadiens français vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre surtout, exode que certains estiment à 1,500,000, entre 1840 et 1910, saignée terrible pour un tout petit peuple.⁶⁷

Mais, d'un commun accord, est-ce puritanisme d'un bord et jansénisme de l'autre, les romans dénoncent le mal dans la cité. L'oncle de Ranald qui part pour la ville, lui fait un adieu 'full of solemn warnings against the dangers of the city ... It is a wicked place and the pitfalls are many.'⁶⁸ Une mère sent aussi le besoin d'une sévère mise en garde à sa fille: 'this is a big wicked city.'⁶⁹ Une autre craint les tentations qui assiègent les jeunes dans la grande ville: 'the temptations which beset boys in a great city like New York.'⁷⁰ Le vice redouté prend des formes multiples dans une variété de romans: l'alcool vient en premier lieu, associé aux rixes qu'il suscite, rixes qui conduisent même à la mort, ensuite la prostitution, le 'demon of play' et les transactions frauduleuses.

Entre les romans du terroir des deux littératures, nous avons constaté et relevé des ressemblances évidentes, tant au point de vue de l'idée qu'on se

65 Richardson, *Colin of the Ninth Concession* 112

66 Stringer, *The Prairie Wife* 49

67 Voir Gilles Paquet, 'L'Emigration vers la Nouvelle Angleterre 1870-1910,' *Recherches Sociographiques* (sept.-déc. 1964) 319-70; Yolande Lavoie, *L'Emigration des Canadiens aux Etats-Unis avant 1930* (Montréal: Presses de l'Université de Montréal 1972); Louise Dechêne, *Habitants et Marchands de Montréal* (Montréal: Plon 1974)

68 Connor, *The Man From Glengarry* 195

69 Nellie McClung, *Clearing in the West: My Own Story* (Toronto: Allen 1935) 153

70 Richardson, *Colin of the Ninth Concession* 179-80

faisait de la terre bienfaisante, que des appréhensions que soulevait la ville. Nous avons signalé des différences d'approche dans les deux, ton plus virulent parfois et insistance particulière sur certains aspects dans le roman canadien-français, et ensuite perspective nationaliste de ce dernier, perspective qui peut d'ailleurs expliquer les variations de ton et d'accent. Avant de déboucher sur des rapprochements possibles entre les deux littératures dans une vision plus globale du monde, nous devons nous arrêter brièvement à l'aspect idéologique où se situe, à notre avis, une distinction fondamentale entre les deux littératures. Cette distinction est-elle dans l'idéologie agriculturiste comme telle, celle formulée par les physiocrates vers 1750, groupe d'économistes français qui considéraient la terre comme seule source de richesse? La vraie puissance des nations et de la civilisation s'édifiait pour eux sur l'agriculture et la paysannerie.⁷¹ Si des romanciers canadiens-français, notamment Gérin-Lajoie, proposent cette idéologie: 'l'agriculture ... la base, la source première de la richesse d'un pays,'⁷² des romanciers de langue anglaise, consciemment ou non, s'en inspirent aussi. Pour Peterson: 'History had taught ... that the only sure foundation for civilization was the basic industry - agriculture,' ou encore: 'Rural prosperity must be the very foundation of our national prosperity.'⁷³ Stringer, Stead, Grove parmi d'autres, soulignent le rôle indispensable de l'agriculture pour la nation et le monde. Selon Leo Marx dans *The Machine and the Garden*,⁷⁴ des écrivains américains se sont eux aussi faits les adeptes de la même idée. Nous ne pouvons trouver sous cet aspect une différence véritable entre les deux littératures canadiennes. Là où la perspective idéologique nous paraît différente, c'est quand elle est liée au destin, à la survie des Canadiens français comme tels, face au reste de l'Amérique anglophone. Il ne s'agit plus seulement de concevoir que l'agriculture est la base essentielle ou même unique de la prospérité d'un pays, mais de penser que la vie agricole seule peut sauver le groupe ethnique canadien-français. Ce n'est qu'après la première moitié du XIXe, selon Michel Brunet, dans l'article cité, que l'agriculturisme devient le 'credo national.' 'Parce qu'ils n'avaient pas pu se diriger vers les autres domaines de l'activité économique (à cause de la conquête de 1760), les Canadiens ont nourri un amour déréglé de l'agriculture.'⁷⁵

Pour cette raison de conquête ou autre, tous les principaux dirigeants de la société québécoise, laïcs et ecclésiastiques, ont, en fait, propagé cette

71 Voir Michel Brunet, 'Trois dominantes de la pensée canadienne-françaises,' *Ecrits du Canada français* 3 (1957) 144

72 Gérin-Lajoie, *Jean Rivard* 283

73 Peterson, *The Fruits of the Earth* 74, 292

74 Leo Marx, *The Machine and the Garden* (New York: Oxford University Press 1964)

75 Brunet, 'Trois dominantes,' 51

idéologie et le roman du terroir, qui paraît à partir de 1846, s'en est fait l'un des porte-parole. Nous pouvons maintenant mieux comprendre pourquoi la ville commerciale et industrielle est perçue comme étrangère, ce qui veut dire anglaise ou américaine, pourquoi les romanciers du terroir canadiens-français s'attaquent avec une telle virulence et aussi massivement à l'industrie et à la ville, à l'encontre encore de la majorité des romanciers de langue anglaise, beaucoup plus discrète à ce compte. La ville et l'industrie semblaient menacer non seulement l'agriculture ou la vie morale, mais la destinée même des Canadiens français comme groupe ethnique. Et l'émigration, surtout vers les villes américaines, dont nous avons parlé plus haut, saignait à blanc un jeune peuple de quelques millions. Jean Hamelin, qui cite Albert Faucher, qualifie 'le phénomène de l'émigration d'événement majeur de l'histoire canadienne-française du XIX^e siècle.'⁷⁶ L'élite a mobilisé toutes les forces pour la combattre, le roman y compris.

Les différences étant posées sur le plan de l'idéologie nationale entre les deux littératures, nous ne pouvons que constater une grande similitude sur le plan de la vision du monde, vision qui pouvait aussi être étroitement reliée alors à la civilisation agraire où l'on tend à s'intégrer dans le rythme des saisons qui recommencent sans cesse, à conserver et à transmettre les valeurs passées, à maintenir un ordre, une stabilité, et où l'on se méfie alors des valeurs nouvelles – valeurs que présente la ville à cette époque.

Pour les romanciers des deux langues qui considéraient l'espace rural comme privilégié, suite du Jardin originel associé au bonheur, source génératrice et sûre des biens fondamentaux de l'homme, et comme protecteur des valeurs individuelles et sociales considérées primordiales, il n'est pas étonnant qu'ils perçoivent la ville comme maléfique. Celle-ci représente une véritable rupture dans une civilisation qui a pour idéal de conserver les valeurs passées et se méfie des nouvelles. Elle rompt avec un ordre établi et donne l'impression du chaos, du désordre, du précaire, de l'éphémère, sans repères fixes, et elle devient menaçante. Lieu aussi de l'apparence, de l'artifice, de l'illusion, miroir aux alouettes, elle se présente comme une séductrice, parsemée d'embûches, de pièges, qui arrache les hommes aux biens véritables. Pour des êtres jouissant de la liberté des grands espaces, elle devient oppressante, hostile, écrasante. Pour des sédentaires, enracinés, enveloppés par une nature maternelle, la ville devient l'instabilité, l'insécurité, la dépossession, la solitude et même l'exil. Par rapport à l'espace de l'innocence, la ville devient l'espace de l'expérience acquise par la manducation du fruit défendu.

Comme pendante à l'image globale de l'espace rural, Jardin édénique, source de vie, transmise par la tradition mythique, et véhiculée par la Bible,

76 Marcel Hamelin, *Les premières années du parlementarisme québécois (1867-1878)* (Québec: Presses de l'Université Laval 1974) 73

la littérature de l'époque romantique ou autre, il conviendrait de trouver l'image englobante qui caractériserait la ville, image qui, avec celle du Jardin, sous-tendrait le roman du terroir et sa vision du monde.

La ville considérée comme mère dans la symbolique, en tant qu'elle enferme en elle ses habitants, peut aussi être traitée de prostituée. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, aux chapitres xvii et xviii, se référant à Rome, semble-t-il, traduit cette perception en parlant de 'Babylone la Grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre.' Jung précise: 'La mère devient ainsi enfer, ville des damnés eux-mêmes.'⁷⁷ Zola a utilisé cette symbolique dans ses descriptions de Paris, femme dévoreuse, enfer, Babylone.⁷⁸ Roger Caillois trouve possible d'affirmer 'qu'il existe une représentation fantasmagorique ... de la grande ville ... puissante sur les imaginations ... créée de toutes pièces par la ville, assez répandue néanmoins pour faire partie de l'atmosphère mentale collective et posséder par suite une certaine force de contrainte. On reconnaît là déjà les caractères de la représentation mythique.'⁷⁹ Ce phénomène est pour lui contemporain des débuts de la grande industrie et de la formation du prolétariat urbain. Bien qu'on puisse différer d'opinion sur les sources, il semble bien que l'on soit autorisé à parler de représentation mythique de la ville.

Les deux littératures canadiennes paraissent bien puiser dans un fond commun et témoigner d'une image centrale similaire, celle de Babylone, la prostituée. Sans jamais la nommer, les romanciers y font constamment référence en attribuant à la ville toutes les passions et tous les vices, en dénonçant ses séductions et ses dangers mortels, en utilisant une panoplie d'expressions qui expriment son caractère diabolique: 'enfer d'une ville,' 'démon des villes,' 'enfer du négoce et de l'industrie,' 'enfer de l'or,' 'demon of play,' 'wicked place,' 'big wicked city.' Dieu qui se promenait dans le Jardin est hors les murs de la cité. Dans la ville, disait Potvin, 'rien ne subsiste plus de l'œuvre de la création qui donne la place à l'œuvre de l'homme.'⁸⁰ 'God made the country, man made the town,'⁸¹ disait Peterson.

Nous avons constaté dans les romans du terroir, tel que nous les avons définis et qui s'échelonnaient du 19^e siècle à la seconde guerre mondiale, une attitude similaire des romanciers de l'une et de l'autre langue, face à la terre et à la ville. Leur façon de les présenter pouvait résulter de facteurs très

77 Jung, *Métamorphoses* 347 ff. Voir aussi: Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles* (Paris: Seghers 1974); Ad de Vries, *Dictionary of Symbols and Imagery* (Amsterdam and London: North Holland 1974).

78 Stéfán Max, *Les Métamorphoses de la grande ville dans les Rougon-Macquart* (Paris: Nizet 1966) 27, 35, 37, 147, 163, 179

79 Caillois, *Le Mythe et l'homme* 184

80 Potvin, *Restons chez nous!* 129

81 Peterson, *The Fruits of the Earth* 16

variés, analogues ou non, pour les deux groupes: valeurs propres à la civilisation agraire, situations historiques, idéologies en cours comme celle, par exemple, des physiocrates, influences des écrivains romantiques anglais et français. Une image aussi persistante et semblable de la terre et de la ville dans les deux littératures ne ressortirait-elle pas alors, en premier lieu, d'un facteur commun et fondamental, celui du mythe qui, à travers des variantes et des dégradations, charrie dans le subconscient des humains des images comme celles de l'Eden ou de la ville maléfique? Ce que signale Northrop Frye touchant le mythe pastoral, même sous sa forme populaire, sentimentale et sociale, et son influence marquante dans les œuvres littéraires canadiennes⁸² pourrait aussi, dans notre hypothèse, s'appliquer au mythe de la ville.

Pour peu que nous ayons touché à d'autres littératures, soit française, anglaise, américaine ou même négro-africaine⁸³ nous avons constaté la présence des mythes analogues. Une recherche en ce sens pourrait probablement donner encore des assises plus larges à notre hypothèse.

Université de Sherbrooke

BIBLIOGRAPHIE

Romans du terroir d'expression anglaise 1868-1945

- Begg, Alexander. *'Dot it Down': A Story of Life in the Northwest*. Toronto: Hunter Rose 1884; 1re publ. 1871
- Campbell, Grace. *The Higher Hill*. Toronto: Collins 1944
- *Thorn-Apple Tree*. Toronto: Collins 1942
- Connor, Ralph, pseud. (Gordon, Charles William). *The Man from Glen-garry: A Tale of the Ottawa*. Toronto: McClelland and Stewart 1967; 1re publ. 1901
- Eggleston, Wilfrid. *The High Plains*. Toronto: Macmillan 1938
- Flatt, W.D. *The Making of a Man*. Toronto: Briggs 1918
- Grove, Frederick Philip. *Fruits of the Earth*. Toronto: McClelland and Stewart 1965; 1re publ. 1933
- *Our Daily Bread*. Toronto: Macmillan 1928
- *Two Generations: A Story of Present-Day Ontario*. Simcoe, Ont.: Author's edition 1939

82 Frye, 'Conclusion,' 840, 842

83 Voir Marx, *The Machine and the Garden*; Paul Vernois, *Le Roman rustique de George Sand A Ramuz* (Paris: Nizet 1962); Roger Chemain, 'L'Image des villes africaines dans le roman négro-africain d'expression française.' Thèse de doctorat (Université de Grenoble, 1973); Bernard Poli, *Le Roman américain 1865-1917* (Paris: Colin 1972), où l'on trouve des allusions à Babylone.

- Hilts, Joseph H. *Among the Forest Trees: Or, How the Bushman Family Got their Homes*. Toronto: Briggs 1888
- Knister, Raymond. *White Narcissus*. Toronto: McClelland and Stewart 1962; 1re publ. 1929
- McClung, Nellie L. *Clearing in the West: My Own Story*. Toronto: Allen 1935
- *The Second Chance*. Toronto: Briggs 1910
- Moorhouse, Hopkins, pseud. (Moorhouse, Arthur Herbert Joseph). *Deep Furrows*. Toronto: McClelland 1918
- Ostenso, Martha. *Wild Geese*. Toronto: McClelland and Stewart 1961; 1re publ. 1925
- Peterson, C.W. *The Fruits of the Earth: A Story of the Canadian Prairies*. Ottawa: Ru-Mi-Lou Books 1928
- Preston, Sydney H. *The Abandoned Farmer*. Toronto: Copp, Clark 1901
- Richardson, Robert Lorne. *Colin of the Ninth Concession: A Tale of Scottish Pioneer Life in Eastern Ontario*. Toronto: Morang 1903
- Robertson, Margaret Murray. *Shenac's Work at Home: A Story of Canadian Life*. London: Religious Tract Society 1868
- Salverson, Laura Goodman. *The Viking Heart*. Toronto: McClelland and Stewart 1929; 1re publ. 1923
- Slater, Patrick, pseud. (Mitchell, John). *The Yellow Briar*. Toronto: Thomas Allen 1933
- Stead, Robert J.C. *The Cow Puncher*. Toronto: Musson 1918
- *Grain*. Toronto: McClelland and Stewart 1963; 1re publ. 1926
- *The Homesteaders*. Toronto: University of Toronto Press 1973; 1re publ. 1916
- *Neighbours*. Toronto: Hodder and Stoughton 1922
- Stringer, Arthur. *The Prairie Child*. Toronto: McClelland and Stewart 1922
- *The Prairie Mother*. Toronto: McClelland and Stewart 1920
- *The Prairie Wife*. New York: Burt 1915
- Williams, Flos Jewell. *New Furrows: A Story of the Alberta Foothills*. Toronto: Graphic 1926
- Romans du terroir d'expression française* 1846–1945
- Barré, Laurent. *L'Emprise: Berthe et Rosette*. St-Hyacinthe: s. éd. 1929
- *L'Emprise: Conscience de croyants*. St-Hyacinthe: s. éd. 1930
- Beaugrand, Honoré. *Jeanne la fileuse: Episode de l'émigration franco-canadienne aux Etats-Unis*. Revue *La République*. Fall River, 1875: 2e édition, *La Patrie*. Montréal 1888
- Bernard, Harry. *La Ferme des Pins*. Montréal: Action canadienne-française 1930
- *La Terre vivante*. Montréal: Action française 1925

- Biron, Hervé. *Poudre d'or*. Montréal: Pilon 1945
- Chauveau, Pierre-J.-O. *Charles Guérin: Roman de mœurs canadiennes*. Album littéraire et musicale de la *Revue canadienne*, incomplet, 1846-7; Montréal: Cherrier 1853; Album de la *Revue canadienne*, 1899
- Chenel, Eugénie. *La Terre se venge*. Montréal: Garand 1932
- Choquette, Ernest. *Claude Paysan*. Montréal: Bishop 1899
- *La Terre*. Montréal: Beauchemin 1916
- Cloutier, Joseph. *L'Erreur de Pierre Giroir*. Québec: Le Soleil 1925
- Côté, Louis-Philippe. *La Terre ancestrale*. Québec: Marquette 1933
- Desforêts, Benoît, pseud. (Marie-Benoît, père). *Le P'tit Gars du Colon*. Montréal: A. Lévesque 1934
- *Un Sillon dans la forêt*. Montréal: Beauchemin, 1936; rééd. 1953
- Desrosiers, Léo-Paul. *Nord-Sud*. Montréal: Le Devoir 1943
- *Sources*. Montréal: Imprimerie populaire 1942
- Dugré, Adélar. *La Campagne canadienne: Croquis et leçons*. Montréal: Messenger 1925
- Gérin-Lajoie, Antoine. 'Jean Rivard, le défricheur canadien.' *Les Soirées canadiennes* 2 (1862) 65-319. 'Jean Rivard, économiste.' *Le Foyer canadien* 2 (1864) 15-371; *Jean Rivard*. Montréal: Beauchemin 1935
- Laberge, Albert. *La Scouine*. Montréal: s. éd., 1918; Montréal: l'Actuelle 1972
- Lacombe, Patrice. *La Terre paternelle*. Album littéraire et musical de la *Revue canadienne*, 1846; Montréal: Beauchemin 1912; Montréal: HMH 1972
- Lallier, Joseph. *Le Spectre menaçant*. Avignon: Aubanel 1928
- Lamontagne-Beauregard, Blanche. *Au Fond des bois*. Montréal: s. éd., s.d.
- *Le Rêve d'André*. s.l.: s.éd., s.d.
- *Un Cœur fidèle*. Montréal: Action française 1924
- Lebel, Joseph-Marc. *Bœufs roux*. Montréal: Garand 1929
- Legendre, Napoléon. *Annibal, Mélanges: Prose et vers*. Québec: C. Darveau 1891; Lévis: P.-G. Roy 1898
- Nantel, Adolphe. *La Terre du huitième*. Montréal: L'Arbre 1942
- Potvin, Damase. *L'Appel de la Terre*. Québec: L'Événement 1919
- *La Rivière-à-Mars*. Montréal: Totem 1934
- *Le Français*. Montréal: Garand 1925
- *Restons chez nous!* Québec: Guay 1908; Montréal: Granger 1945
- Ringuet, pseud. (Panneton, Philippe). *Trente Arpents*. Paris: Flammarion 1938